

«oh lala»



La catastrophe, TC et nous

Où t'es, TC où t'es ?

La balle quitte le pied et fonce dans le sol. Fin de la trajectoire ?

Ce nouveau numéro, de la revue TC, le vingt-cinquième, se sera fait attendre : près de trois ans depuis le précédent. Sans spoiler, on dira tout de même qu'on est un peu triste.

On se doutait du contenu : beaucoup de choses avaient filtré dans les multiples bandes annonces et autres teasers disponibles en ligne, notamment sur le site DNDF. Et si on est triste, c'est que ce numéro de TC ressemble à un adieu. L'adieu à une question centrale chez TC depuis longtemps : « comment le prolétariat, agissant strictement en tant que classe, peut-il abolir les classes ». Tout a commencé par la remise en cause de l'adverbe « strictement » en tant que classe. Puis, le fil, l'aiguille, on connaît la chanson.

Aujourd'hui, TC semble au milieu du gué. Cela se ressent dans les textes, dans la construction même de la revue. Des questions intéressantes y sont posées, bien sûr. Et puis quelque chose de la période est saisi, c'est indéniable : ce fameux problème des rapports de distribution. Mais il y manque quelque chose et tout l'édifice théorique est en péril, soudainement friable : ça part en biberine¹, comme on dit à Marseille.

Citons l'éditorial, à propos du projet SIC¹, mais qui se lit très bien aussi comme état des lieux de TC :

« L'Ultragauche avait le mouvement ouvrier organisé, pour Meeting² nous avons le démocratisme radical, pour SIC : le mode de production capitaliste. Mais comment avoir un ennemi qui est partout et qui est en outre en lui-même la subsumption de ses contradictions? Il ne reste plus que l'aliénation de chacun et de tous, la litanie sans fin des « malheurs » et des oppressions. (...) En l'absence d' « ennemi intime » les choses se figent, les systèmes s'affrontent comme des ensembles clos. » TC #25 P. 17

TC a quitté SIC, mais n'en a pas fini de se débattre avec cette absence d'ennemi. Pire, la galerie des glaces où ils sont tombés semble n'avoir qu'une seule issue possible : arrêter d'écrire, tout a failli, vive la pétanque !

1 « Revue internationale pour la communisation ». Pour les profanes, il s'agit (s'agissait ?) d'une revue qui rassemblait plusieurs groupes et personnes à l'échelle internationale, pour produire des analyses sur la période actuelle, sur la base d'une orientation communiste.

2 « Revue internationale pour la communisation ». Pour faire court, l'ancêtre de SIC, avec moins de monde. Pour plus d'infos sur ces revues, y a internet, vous tapez Meeting communisation ou SIC communisation sur votre moteur de recherche et vous êtes servis.

Semer ou perdre la raison ?

« *Mais c'est aussi la fin de tout lien nécessaire entre la lutte des classes et le communisme, la nécessité ne se fraye pas sa voie au travers des contingences. Il n'y a plus de raison dans l'histoire* » TC #25 Comme un marasme P. 36

« *Oh lala...* »PNL.

Pour les lecteurs attentifs de TC (oui oui, il y en a...) ça se sentait depuis quelques temps, il y a quelque chose de pourri sous le soleil de Marseille. On le touchait du doigt dans « Conjoncture », cela apparaît dans « Une séquence particulière » et éclate dans « Comme un marasme » dont un extrait est cité ci-dessus.

Nous sommes à la fin d'une séquence, qui s'étend depuis le milieu des années 90 (CIP, mouvement de 95, antimondialisation...) jusqu'en 2010. On l'a vu dans la rue, on le voit dans la revue TC. Pas que ce groupe-revue se limite à cette période, mais il ne s'agit pas de faire de l'histoire ou de l'archéologie : on parle du présent. La séquence peine à se clore, la nouvelle tarde à venir : c'est dans cet entre-deux que se débattent nos vieux camarades.

C'est que malgré une prose hermétique, TC a incarné une théorie critique du démocratisme radical, une critique adéquate à la période qui s'achève. Nous sommes nombreux à les avoir rencontré durant celle-ci : suite à 95, au mouvement des chômeurs de 97, au CPE, voire au mouvement des retraites de 2010. Puis, tout a commencé à se gâter.

Il y a quelque chose, dans TC, peut-être hérité d'une certaine lecture de l'opéraïsme, qui tient à la fois de la dynamique et de la limite, qui aujourd'hui est remis en question : cette tendance à voir dans le cours quotidien de la lutte des classes une histoire du communisme. Avec le stimulus permanent que cela donne à une analyse du réel mais qui fait parfois paniquer lorsque le mouvement paraît ne pas se pointer. Nous en sommes là et le comble dans tout ça c'est qu'il se passe justement des choses, en France, à l'heure même de la sortie du nouveau numéro. Don't panik les prolétaires rappliquent. Tout segmentés qu'ils et elles sont, tout bancals dans la lutte, ils et elles sont là.

La classe telle qu'elle est...

Approfondissons un peu. Quelque part, ce qui pose problème chez TC aujourd'hui, c'est le rapport entre la classe telle qu'elle se manifeste sous le capital, c'est-à-dire en effet toujours drapé d'idéologie, de bla bla, et telle qu'elle est.

Pour reprendre une phrase de Marx déjà citée par Roland Simon : « *Il ne s'agit pas de savoir quel but tel ou tel prolétaires, ou même le prolétariat tout entier, se représente momentanément. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il sera obligé de faire, conformément à cet être* ».

Marx, La Sainte famille.

Ce que cela signifie pour nous aujourd'hui³, c'est que la position du prolétariat face au capital, ce qu'il est, le renvoie à la nécessité de la révolution communiste comme seule perspective de sortie de crise qui ne soit pas sa défaite à plate couture. Ce n'est pas un simple choix, une idéologie. C'est une question que pose la crise du capital. Les prolétaires n'ont d'autres échappatoires que la lutte contre leur propre condition : ils y sont amenés par la situation de crise elle-même.

Leur condition d'exploités leur fait face et ils se retrouvent confrontés à la nécessité de s'attaquer à cette condition et donc la dépasser, sous peine d'anéantissement en cas d'échec. Naître ou ne pas être : le seul moment où le prolétariat agit en tant que classe, c'est dans la destruction de sa condition.

De la même manière et au même moment, les femmes prolétaires n'ont d'autres échappatoires que la lutte contre leur propre condition. Cela implique aussi pour elles d'agir spécifiquement en tant que femmes prolétaires dans cette destruction.

On peut nous opposer trois objections.

La première, c'est que rien ne nous dit que les prolétaires agiront en tant que tels. Oui, pourquoi après tout n'agiraient-ils pas plutôt selon d'autres modalités, en tant que membres de telles ou telles communautés religieuses, ethniques, etc ? Quelle détermination suprême les pousseraient à agir en tant que prolétaires ? D'autant qu'il s'agit d'une possibilité que la période porte effectivement, cette reconfiguration violente des modalités d'exploitation et de reproduction.

A cela nous répondons qu'il ne s'agit pas de nier cette perspective mais de la prendre pour ce qu'elle constitue : une catastrophe à conjurer, celle de notre défaite. Cependant cette défaite cet écrasement du prolétariat via sa domestication/exclusion/surexploitation n'a rien d'inéluctable.

Elle ne peut se produire que comme aboutissement perdu de la lutte. Car il n'y a pas de place pour tout le monde dans ces radeaux de la méduse de la communauté. Les masses de prolétaires sans réserves n'ont que bien peu (et pas tous) à gagner là-dedans. Considérant cela, et sans

sous estimer la puissance sociale de l'idéologie, nous ne nous estimons pas vaincus d'avance.

La deuxième objection c'est que nous serions dans le registre de l'incantatoire.

Oui, c'est vrai, nous partons du principe que le prolétariat ne se laissera pas écraser sans réagir.

Nous ne voulons pas dépasser certaine limite de taille pour ce texte, sinon nous pourrions accumuler les arguments qui nous font dire cela sur le prolétariat. A commencer par ses luttes.

La troisième objection c'est qu'à parler sans cesse du prolétariat comme d'un tout, on essaierait de faire vivre un genre de sujet homogène.

A cela nous répondons que nous parlons d'un moment particulier: celui de la crise où les prolétaires, segmentés certes, mais partageant une condition commune de sans réserves, sont confrontés à cette condition.

Enfin nous pensons qu'explorer l'option inverse, celle où tout va mal et où le prolétariat a déjà perdu, à part comprendre ce contre quoi nous battre, ne nous sert à rien. Comme cela ne nous sert à rien d'envisager la prochaine étape d'une restructuration du capital post-crise, c'est-à-dire dans un futur d'après notre défaite.

Ce que semble nous dire TC aujourd'hui, c'est que la classe ne se manifesterà jamais en tant que classe. D'où a priori la fin de la pertinence à leurs yeux, de la question évoquée plus haut, « comment le prolétariat agissant strictement en tant que classe... » Bien sûr, c'est difficile à énoncer⁴. Un peu comme la fin d'une histoire d'amour avec la classe.

« J'étais censé t'aimer, mais j'ai vu l'averse / J'ai cligné des yeux, tu n'étais plus la même (...) J'me suis fait mal en m'envolant, je n'avais pas vu le plafond de verre » comme chante Me. Gims.

On va se concentrer sur ce qui coince.

4 Et loin d'être clair et homogène dans les textes de la revue. Il y a, dans les textes du dernier TC, une valse hésitante autour des concepts. Certains textes semblent se contredire, revenir sur eux-mêmes. Nous n'avons rien à redire, par exemple, au concept de classe communisatrice, sauf qu'il est évoqué seulement pour être envoyé dans ce vaste territoire que sont « les possibles indéterminés » : autant dire le néant.

Proposition 1 : Le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien. (Marx⁵)

Proposition 2 : Le prolétariat n'est pas révolutionnaire. (TC 25)

Donc le prolétariat n'est rien.

Ou si peu, un objet pour sociologues, tout découpé en sashimi, traversé d'idéologie.

Ce qui se joue ici, c'est la déconnexion entre la lutte des classes et le communisme.

Ce qui, en dernier recours, signifie la fin de la perspective communiste telle que nous la posons, ce nous incluant aussi, jusqu'à présent du moins, TC.

Crise (et crise de foi ?)

Au fond, c'est le même problème que le rapport entre valeur et prix : y a-t-il déconnexion ?

C'est-à-dire les prix sont-ils toujours la manifestation, telle qu'elle se montre à nous en se roulant dans les contingences, de la valeur, ou se sont-ils autonomisés ?

Sont-ils déterminés par d'autres instances ? (comme le disent par exemple certains économistes post-marxistes)

Et lorsque c'est le cas, est-ce tenable ? Si l'on suit les tenants de cette thèse sur les prix, qui serait donc fixé par de nouvelles instances dominantes c'est la fin de l'analyse marxienne de la valeur.

Ce qui signifierait aussi que la crise elle-même ne serait plus une crise de la valorisation... mais un machin, provoqué on ne sait trop comment, demandons aux économistes bourgeois ou aux psys new-age⁶.

Bref, si la valeur n'existe pas, bye bye l'exploitation.

On est sous le règne de la domination qui nous surplombe, qui complotte peut-être, qui gagne toujours en tout cas : comme superman dans un monde sans cryptonite.

Ce n'est pas innocent pour nous de lier ces deux questions. C'est qu'elles n'en forment qu'une seule.

Petite parenthèse : comme une boussole qui indique le sud, les démocrates disent en creux un bon paquet de choses justes. Prenez le négatif

5 Citation exacte : « *La classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien* » Marx à J.B. von Schweitzer, 13 février 1865.

6 L'analyse marxienne de la valeur est la seule théorie qui explique que la maison va s'écrouler et qui explique pourquoi. Bien sûr les gens qui font leur beurre en jouant les promoteurs immobiliers n'ont pas spécialement envie d'entendre parler de cette théorie. Sauf que ça ne manque pas, la maison s'écroule quand même.

d'un slogan démocrate. Le monde est une marchandise ; nos vies valent moins que leurs profits ; cette crise est la nôtre.

Oui, cette crise qui ne sera terminée qu'en rechutant est une crise du prolétariat.

Et c'est une crise de valorisation. Car c'est la même chose : le prolétariat voit son existence remise en cause par les nécessités de la valorisation alors même que sans prolétariat la valorisation est impossible. Pour reprendre la métaphore de Paul Mattick sur la crise, c'est au moment où la maison s'écroule qu'on se dit « la gravité c'est un gros truc quand même ».

«Mais combien de choses fait-on pour l'incertain. Les voyages sur mer, les batailles.» Pascal, Pensées diverses I – Fragment n° 27 / 37

Bien sûr, il y a toujours une forme de pari, une incertitude dans la théorie révolutionnaire. C'est que la croyance dans « l'inéluctable marche en avant victorieuse du socialisme » était intimement liée avec l'utopie capitaliste du progrès. Cette croyance s'est écroulée, comme d'ailleurs celle visant à penser que le capitalisme nous porterait vers de meilleurs lendemains.

Mais si la victoire n'est pas en soi un horizon certain et tout cuit, nous savons que des batailles s'annoncent. Et pouvons ici émettre une proposition : la croyance dans l'immortalité de ce système en crise tout les dix ans est au moins aussi ridiculement idéologique que croire que le Reich nazi vivrait mille ans, ou que le stalinisme conduirait à la société sans classe.

La théorie révolutionnaire est aussi condamnée à assumer un minimum de flou : c'est le problème d'une pensée qui intègre la notion de mouvement, qui conçoivent la société dans un rapport dynamique, de lutte, de chambardement. Les sociologues et autres universitaires ne chopent que du vieux poisson mort : le prolétariat, c'est comme les requins faut qu'ça bouge. Le temps qu'on le remonte des filets ça fait longtemps qu'il a arrêté de respirer.

Dans un texte récent⁷, qui définissait les contours de positions communes autour desquelles monter un réseau, les ennemis étaient définis : les gestionnaires, c'est-à-dire la gestion capitaliste et ses avatars multiples. Ce texte est valable, mais insuffisant. Car s'il s'attaque aux discours, il est peu loquace sur cette gestion elle-même. Se positionner comme antigestionnaire, signifie « nous sommes contre la défaite que cette période porte ». Certes. Mais c'est un peu court.

Il nous faut une définition plus construite des forces sociales qui sous-tendent cette défaite, des dynamiques en cours.

Pour cela, il nous faut parler de la communauté.

«On s'enlise tel le Titanic / La misère se répand de façon titanesque». La FF.

La catastrophe

La catastrophe est aujourd'hui la conscience du monde la mieux partagée. La dystopie est devenue le genre littéraire le plus répandu chez les jeunes adultes. Plus personne ne croit au progrès à part chez google.

La période actuelle est celle d'une pénurie sociale toujours aggravée, et ce n'est que le début, une nouvelle crise gigantesque pointe à l'horizon.

L'immense accumulation de capitaux trouve de moins en moins de débouchés rentables.

Y a plein de sous, mais, pouf, y a plus rien. Et par voie de conséquences, du salaire, tel qu'il se manifeste à nous, c'est-à-dire comme revenu, il n'y en a pas pour tout le monde. Il y en a même pour de moins en moins de gens. C'est dans ce contexte de misère que se pose la communauté comme solution gestionnaire. La communauté, toujours, s'institue sur l'exclusion, ou pour le dire plus précisément, sur le partage exclusif des miettes entre ses membres (ce qui est loin de signifier partage égalitaire, on le verra) . La communauté met en place un intérieur et un extérieur.

Une des expressions les plus claires de cette pénurie sociale, c'est la ghettoïsation des surnuméraires. Il s'agit de répondre au problème que pose ces fractions grandissantes des prolétaires de la manière la plus radicale que le capital peut se permettre.

La quintessence étant le camp. Partout, des camps concentrent, gèrent les galériens et galériennes. Il se crée dans ces mêmes camps des modalités particulières de gestion de la pénurie. Ces modalités sont confirmées, encouragées par les administrateurs, en ce qu'elles constituent une domestication des prolétaires. Et là aussi, il s'agit de l'organisation communautaire.

Comme toujours aussi, elle s'appuie sur la partition des rôles, la distribution bien-sûr inégalitaire des miettes qui va jusqu'à l'exclusion du partage pour certains, et surtout l'écrasement particulier des femmes, leur subordination radicale⁸.

Nous retrouvons ces modalités de gestion de la pénurie à tous les niveaux du zonage capitaliste : c'est le contenu de la disciplinarisation nécessaire des prolétaires.

8 Parfois cette idéologie déborde de son cadre, déborde du camp, de réfugiés ou de la taule, et envahit des pays entiers : l'Afghanistan, Daesh...

Il en est ainsi de la communauté nationale portée par les Charlies⁹. Il en est ainsi de toutes les autres, religieuses, ethniques, etc. Les communautés comme espace où l'on cadre, discipline, subordonne, exploite les prolétaires, tout en excluant certains d'entre eux de la distribution du peu de soupe disponible. En résumé, les nôtres avant les autres et si tu fais partie des nôtres, ferme ta gueule et n'oublie pas qui te fait bosser et par-là qui te permet de bouffer.

Ces différentes communautés sont aujourd'hui la réponse gestionnaire à tout. Le cadre de gestion de la pénurie produite socialement par le capital en crise.

Prenons les USA, et le trio pré-présidentiable : H.Clinton, B.Sanders, D.Trump : tous parlent de communauté.

Trump (mais nous pourrions aussi parler de Valls¹⁰) c'est l'exaltation de la communauté imaginaire des citoyens des pays du centre qui seuls ont accès aux droits afférents à la citoyenneté. Par le même temps l'exclusion massive des prolétaires migrants de cet accès aux droits (les devoirs, l'exploitation, etc ça y a pas de soucis). Le tout mettant en forme la subordination/répression de l'ensemble des prolétaires : chacun à sa place.

Sanders, son double inversé, partage avec lui le même interventionnisme, la volonté affichée (et velléitaire) de renationaliser/réaffirmer l'état.

Clinton, quant à elle, n'a que les communautés à la bouche : elle s'appuie d'ailleurs sur les représentants communautaires, notamment de la dite communauté noire. Mais qu'est-ce que « la communauté noire, » si ce n'est l'ensemble des modalités particulières d'exploitation des prolétaires noirs ?

«Race», l'autre nom du désastre.

C'est l'enjeu des discours actuels portant sur la dite « *question de la race*¹¹ » : la constitution d'une représentation de certains prolétaires d'une façon conforme aux desiderata du capital.

Cela se retrouve donc très logiquement dans deux secteurs de la société

9 Le mouvement en cours contre la loi travail a fragilisé ce bloc politique en ce qu'il fait apparaître les différences de classe existante entre le secteur prolétarien des charlies, frontalement attaqué par cette loi et les autres composantes de «l'esprit du 11 janvier»(cadres, petite bourgeoisie.) Les prolétaires sont renvoyés à leur appartenance de classe.

10 « *Un seul talisman, la République, un seul discours, la fermeté* » M. Valls, Libération, 19 août 2012.

11 A ne plus définir phénomène et structure, on se perd et prend l'un pour l'autre.

en particuliers, l'université et le social. Il s'agit dans les deux cas de représenter certains prolétaires non pas comme tels, mais comme ils et elles doivent être : des membres de telles et telles communautés.

Il s'agit de se conformer à ce que demande l'état à l'échelle nationale ou à celle, par exemple, de l'Union Européenne : avoir des interlocuteurs, des représentants, à qui négocier des subventions, céder un peu de revenus, céder aussi quelques emplois.

Mais représenter signifie surtout, ne l'oublions pas, être capable de discipliner : un interlocuteur légitime d'un état est quelqu'un qui a le pouvoir d'imposer la fin d'un conflit. Sinon, pourquoi traiter avec lui ?

Dans l'université, ce sera la production d'un discours idéologique conforme avec la nécessité de co-opter dans les rangs de la classe dominante, certains secteurs de la bourgeoisie « indigène » à charge pour elle de « tenir » sa communauté. Le tout en validant le discours méritocratique du capital, à une époque où celui-ci se réduit : mettre en scène une ouverture de l'université au moment même où elle devient plus sélective socialement, c'est tout l'enjeu des politiques dites de « *discrimination positive* ».

Dans le social, ce sera la multiplication des associations communautaires, sur des bases ethniques, nationales, confessionnelles. Ce sera les négociations avec les politiciens véreux en échange de quelques emplois, en échange de subventions détournées ou pas, de logements sociaux... Bref, la pénurie et sa gestion.

Cela n'a rien de radical, rien d'émancipateur, rien non plus, qui remette en cause le racisme, phénomène tendant à se développer parallèlement à l'assignation communautaire, se nourrissant d'elle, formant les deux faces d'une même pièce. Au contraire : nous le disons et le répétons, il y a trop peu de miettes. Il y aura toujours plus d'exclus de la distribution. La gestion sera toujours plus dure, plus sale.

On peut nous objecter ici que c'est une question de survie. Mais pour qui et combien de temps ? Permettez-nous d'appeler cela plutôt du cannibalisme. Et rappelons que se dévorer soi-même est rarement la voie vers la survie.

Voici une des images de la défaite telle que la période la porte. Voilà une part de la catastrophe. Par rapport à elle, nous ne pouvons rester dans cet entre-deux où se trouve notamment TC. Il nous faut prendre position. Non pas de manière morale, mais politique.

Si l'heure est aux communautés comme modalité de gestion, nous y sommes tous confrontés. Nous sommes tous confrontés à la disciplinarisation du prolétariat, à l'injonction communautaire. Voici ta place, sois content d'en avoir une, reste z-y et ferme ta gueule! Entend-on par-

tout. Cernons l'époque et ce qui nous assaille. Si nous nous positionnons politiquement, ce n'est pas pour avoir raison dans la défaite, mais pour vaincre. La théorie communiste n'est que le miroir de la lutte des classes. Avec un miroir, le soleil au zénith, et un bon angle, il est possible d'allumer un beau brasier. #Lyrisme.

Il y a donc à écrire, à penser, à critiquer, à attaquer. Sur la communauté, sur les prolétaires surnuméraires, sur la crise, sur les luttes des prolétaires dont les femmes. Sur la seule communauté inclusive potentielle, le mouvement réel qui abolit le capital, seul moyen de conjurer la catastrophe qui couve. D'ici là, attelons nous à organiser les pessimistes : ce mode de production capitaliste charrie et charriera toujours plus de sang et de larmes.

De nombreuses batailles nous attendent. Et si nous sommes les héritiers des vaincus des périodes précédentes, rien n'indique que les mauvais jours continueront toujours.

Allons-y, camarades. Avec ou sans TC.

Si on s'échauffe avec le dernier numéro de la revue Théorie Communiste, c'est pour mieux continuer sur la question de l'appartenance de classe, de la catastrophe que constituerait notre défaite et du contenu de celle-ci. On n'épuisera pas ces questions ici. Il s'agit plutôt d'une mise en bouche.

Pourquoi, alors qu'une mobilisation sociale battait son plein, se donner le mal d'écrire là-dessus ? C'est que pour une partie des membres d'un courant qu'à défaut on appellera communiste antigestionnaire, TC est une des références théoriques. Ce texte a donc semblé nécessaire afin de marquer une rupture politique.

Dans le landernau de la communisation, du moins ce qu'il en reste, certains glosent et s'engoncent toujours plus dans la post-modernité. Faute, sans doute, d'avoir identifié l'ennemi, la défaite telle que la période la porte. Ce texte se veut aussi un jalon dans la construction d'une théorie adéquat à la période, c'est-à-dire à même de participer à la lutte pour conjurer la catastrophe qui couve. Nommer cette catastrophe, à laquelle TC semble s'être résigné, c'est déjà l'attaquer.



QLC [que Le Communisme]

ben.ouais@riseup.net